

CD événement, critique. BACH, « flûtes en fugue ». Consort BROUILLAMINI : Consort de flûtes – 1 cd PARATY

CD événement, critique. BACH,
« flûtes en fugue ». Consort
BROUILLAMINI : Consort de flûtes
– 1 cd PARATY. CONSORT
JUBILATOIRE... Voilà 5 flûtistes
solistes de premier plan qui
savent « jouer » et se dépasser
dans l'art du consort dont la
pratique est attestée depuis... La
Renaissance. Rien de nouveau
sous le soleil, mais encore
fallait-il maîtriser les tubes

pour atteindre à cette excellence dans le jeu concertant,
chambriste, où l'écoute collective et l'équilibre sonore sont
fondamentaux. Au XVI^e (et jusqu'à Lully), il n'était pas rare
que les instruments regroupés en famille, se substituent aux
voix dans le cas de participation à 4, 5 chanteurs. Le jeu du
Consort Brouillamini n'a donc rien d'exceptionnel : on peut
même se féliciter qu'ils ressuscitent une pratique ordinaire
dans le passé. Leur audace concerne plutôt le choix des
transcriptions ici réalisées. **Oser BACH relève du pari le plus
ambitieux** car il ne faut pas se rater.

Or le geste tout en fluide complicité assure aux 5 solistes,
un chant simultanément à 5 parties d'une étonnante énergie,
volubile, loquace, d'autant que l'impressionnant
instrumentarium requis pour l'exercice (flûtes alto et basse
en fa ; ténor et soprano en do, flûtes de voix, ...) ajoute une
variété de timbres et de nuances sonores (tubes en buis,



grenadille, érable, ébène ou poirier...) qui au-delà de la caractérisation expressive très réussie, accréditée par exemple la transposition des deux concertos pour orgue (BWV 593 et 972) : de tubes en tubes, de « flûtes en fugue », l'idée ne trahit pas le caractère ni la sonorité d'origine : elle sublime même l'invention d'un Bach lui-même habile à transcrire, transposer, recycler en permanence, ses propres motifs (son Magnificat dont il existe 2 versions : mi b majeur de 1723 ; ré majeur de 1733 ; entre temps les 2 flûtes à bec de l'Esurientes ont été en 1733 remplacées par des flûtes traversières), comme ceux des autres (Vivaldi en particulier avec le succès que l'on sait). Avant l'avènement du jeu soliste et de la basse continu au cours du XVII^e, le jeu renaissant exalte la diversité des timbres mêlés ; à la fois mosaïque, sublime tapisserie et constellation concertante. Même dans les 2 cantates, les flûtes projettent une rondeur vocale qui évoque le texte sacré avec une tendresse d'intonation, là aussi très convaincante.

Ivresse et vertiges d'un consort de flûtes

TRANSCRIPTIONS RECREATIVES...

Ce qui marque l'esprit ici ce n'est pas tant l'habileté (et l'originalité) des transcriptions proposées (à 5 parties donc, quand jusque là le groupe de 3 ou 4 flûtes était plus familier), que l'agilité du geste collectif : une énergie sonore et articulée qui ne cesse de relancer la vitalité essentielle à chaque pièce collectée et reformulée (dans les tonalités les plus adaptées selon les instruments finaux).



On y décèle la place historiquement informée de la flûte à bec alto, élément majeur dans les Concertos Brandebourgeois par exemple, comme ses cantates et la Saint-Matthieu.

Les Brouillamini excelle dans l'exercice de la transcription : réussissant surtout et le défi de l'adaptation (c'est le cas des deux Chorals, du Prélude et de la fugue choisis dans « Le Clavier bien tempéré »), surtout celui de la réécriture / arrangement quand ici, il faut réécrire le texte musical pour qu'à 5 parties, l'écriture semble couler de source... et approcher au mieux le jeu du claviériste, d'une flûte à l'autre, dans le cas des Concertos, pour clavecin et pour orgue. Dans la plupart des cas, l'écriture de la partie soliste originelle dépasse l'ambitus d'une flûte : Brouillamini excelle à tisser la même ligne mélodique d'une flûte à l'autre, n'hésitant pas le cas échéant à « remodeler » les lignes originelles trop « violonistiques » ou « claviéristes » afin de les rendre plus « flûtistiques ». Mais comme il est écrit dans l'excellente notice d'accompagnement aux oeuvres présentées : Bach ne faisait-il pas de même quand il transcrivait un concerto pour violon de Vivaldi, en l'adaptant pour le clavier, quitte à resculpter la ligne mélodique afin de la rendre évidente pour l'instrument soliste final ?



Autant de conceptions esthétiques comme de défis techniques qui renforcent au final l'étonnante fluidité collective dont nous avons parlé en début de commentaire.

Le sous titre de ce cd rafraîchissant et virtuose, « flûtes en fugue » donne une autre clé pour comprendre les enjeux et la démarche de Brouillamini : les jeunes instrumentistes n'ont pas hésité à enrichir le

contrepoint des pièces à l'origine à 3 ou 4 parties, en ajoutant une ligne supplémentaire : ainsi le BWV 972 (pour orgue) que Bach écrit d'après Vivaldi. Le jeu, l'audace, la culture inventive de Brouillamini fusionnent en réalité la connaissance des deux Concertos baroques, Bach et Vivaldi, et y ajoutent leurs épices propres : c'est à dire plusieurs voix colorant spécifiquement l'écriture ainsi renouvelée. Alors qu'apporte de la même façon la 5è voix ajoutée (flûte basse) dans la ritournelle (3è mouvement) du Concerto pour deux clavecins BWV 1060 composée initialement à 4 voix ? Il suffit d'écouter ce flux régénéré qui semble couler de lui-même, en verve et en poésie. Agilité, profondeur, subtilité miroitante... prolongement naturel et respectueux du Bach le mieux inspiré, à la fois expérimental et défricheur... les Brouillamini transpositeurs apportent un vent nouveau et une pensée collective très séduisante dans le paysage musical actuel. Chapeau bas. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai et juin 2018.**

CD événement, critique. BROUILLAMINI : Jean-Sébastien BACH, « flûtes en fugue ». Consort de (5) flûtes – 1 cd PARATY 218168 / 56:28 mn – CLIC de CLASSIQUENEWS de mai et juin 2018.

Consort Brouillamini :

Guillaume Beaulieu, Virginie Botty, Elise Ferrière, Florian Gazagne, Aránzazu Nieto Vidaurrázaga

Track listing / programme des oeuvre et instrumentarium :

Concerto pour clavecin en sol mineur BWV 1058, (transposé en
ut mineur)
(Allegro) 3'45
Andante 5'21
Allegro assai 3'58

Prélude en si b mineur BWV 867, (transposé en ré mineur)
(Extraits du Clavier bien tempéré Livre I) 2'41

Fugue en do # mineur BWV 849, (transposé en ré mineur)
(Extraits du Clavier bien tempéré Livre I) 2'35

Concerto pour orgue en la mineur BWV 593, (transposé en ré
mineur)
(D'après le Concerto pour deux violons en la mineur d'Antonio
Vivaldi RV 522)
(Allegro) 3'20
Adagio 2'54
Allegro 3'15

Concerto pour deux clavecins en ut mineur BWV 1060, (transposé
en fa mineur)
Allegro 4'46
Adagio 4'37
Allegro 3'39

Dies sind die heiligen zehn Gebot » BWV 678 3'56

Nun komm der Heiden Heiland » BWV 659 3'42

Concerto pour orgue en ré majeur BWV 972, (transposé en sol
majeur)
(D'après le Concerto pour violon d'Antonio Vivaldi RV 230)
(Allegro) 2'11
Larghetto 3'30
Allegro 2'09

Liste des instruments :

Ernst Meyer, Montreuil (France)

Alto en fa 440Hz d'après Denner en grenadille, 2014 [9-11 ; 12
; 14-16]

Alto en fa 440Hz d'après Denner en buis, 2010 [1-3 ; 6-11 ;
14-16]

Alto en fa 440Hz d'après Denner en buis, 2009 [1-5 ; 10 ;
12-13]

Alto en fa 440Hz d'après Bressan en buis, 2015 [6-8]

Flûte de voix 440Hz d'après Bressan en buis, 2014 [2]

Flûte de voix 415Hz d'après Bressan en érable teinté, 2005 [1
; 3 ; 9 ; 11]

Ténor en do 440Hz d'après Bressan en érable, 2006 [4-5 ; 6-8 ;
12-16]

Moeck, Celle (Allemagne)

Soprano en do 440Hz d'après Rottenburgh en ébène, 2016 [5 ; 10
; 12]

Mollenhauer, Fulda (Allemagne)

Soprano en do 440Hz d'après Denner en buis, 2013 [5 ; 7]

Alto en fa 440Hz d'après Denner en poirier révisée par Patrice
Allain, 2015 [4]

Grande basse en do 440Hz d'après Denner en poirier, 2014 [1-3
; 6-11 ; 14-16]

Grande basse en do 440Hz d'après Denner en poirier, 2016 [4-5
; 12-13]

Jean Luc Boudreau – Aesthé (Canada)

Basse en fa 440Hz en érable, 2012 [1-3 ; 6-11 ; 14-16]

Basse en fa 440Hz en érable, 2007 [4-5 ; 12-13]

APPROFONDIR :

Le CONSORT BROUILLAMINI en vidéo et en concert

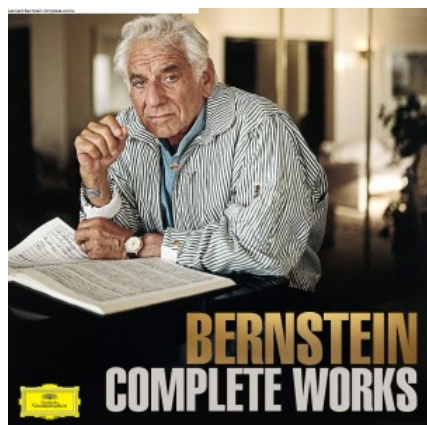
BROUILLAMINI : 5 flûtes en verve, un esprit d'exploration, l'audace de transcriptions inventives... le cocktail incarné par le consort de flûtes **BROUILLAMINI** fait souffler un vent neuf sur l'interprétation baroque. Ces 5 flûtistes ont du tempérament à en revendre et la sûre volonté



de mener leurs auditeurs au delà des frontières connues. Leur récent cd édité chez **PARATY**, dédié à **Jean-Sébastien Bach**, ne fait pas que rendre hommage au génie de l'auteur des Goldberg ou du Clavier bien tempéré ; il s'agit aussi de revivifier un son et une écriture que l'on pensait connaître totalement. Prochaine critique du cd Brouillamini : Jean-Sébastien BACH /Flûtes en fugue, dans le mag cd dvd livres de classiquenews. [VOIR le teaser vidéo, découvrir les concerts 2018](#)

CD, coffret événement

annonce. LEONARD BERNSTEIN : Complete Works (DG Deutsche Grammophon 26 cd / 3 dvd).



CD, coffret événement annonce. LEONARD BERNSTEIN : Complete Works (DG Deutsche Grammophon 26 cd / 3 dvd). Complétant le formidable coffret réunissant tous les enregistrements de Leonard Bernstein comme maestro et comme compositeur, déjà annoncé et présenté sur classiquenews, DG Deutsche Grammophon ajoute aussi ce coffret monographique dédié à toutes les

oeuvres du compositeur new yorkais enregistrées principalement chez DG.

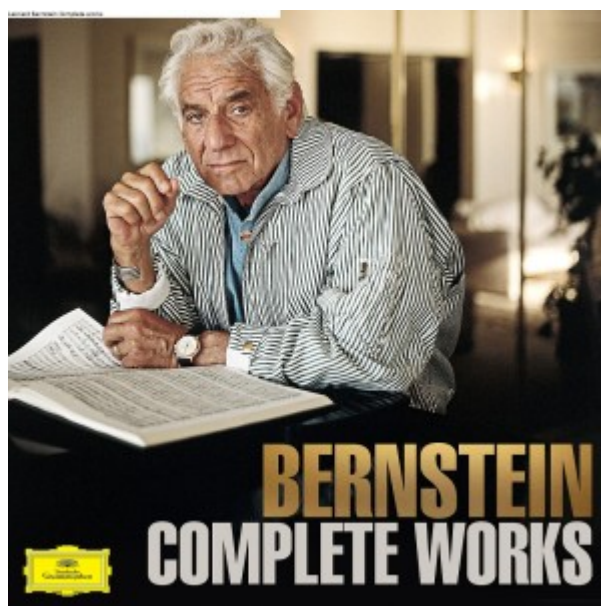
On y retrouve les 3 Symphonies Jeremiah, The Age of Anxiety, Kaddish (Israel Phil Orchestra : un triptyque approfondissant son rapport à la judéité, élément de son identité en questionnement), le Concerto pour orchestre « Jubilee Games », de nombreuses Suites symphoniques dérivées de ses opéras ou des séquences prises isolément extraites de partition plus importantes : ainsi Three « Meditations » de l'inclassable, à la fois éclectique parodique, fraternelle et humaniste « MASS » ; les Three Dances from « On the town » ; les Suites du film On the Waterfront, A quiet Place, Dybbuk (intégrale des Suites 1 et 2), évidemment l'inusable et toujours spectaculaire comme fiévreuse West Side Story (suite par Eric Crees), et aussi les Danses Symphoniques du même opéra...

Parmi les oeuvres complètes, citons tout ce que le génie de Bernstein, inventif, lyrique, délirant parfois, a apporté au genre du Musical de Broadway : Fancy Free, On The Town, le méconnu mais passionnant Peter Pan (une incursion naturel pour ce grand enfant qui a conservé cette capacité d'émerveillement au monde et aux hommes) ; Trouble in Tahiti, Wonderfull Town,

surtout *Candide* d'après Voltaire (avec les solistes June Anderson, Christa Ludwig, Kurt Ollmann / LSO) ; *A quiet place*. Figurent aussi la Cantate *A White House* ; *MASS* (le plus récent enregistrement édité en 2018 pour le centenaire, version pilotée par Yannick Nézet-Seguin).

Les pièces pour voix composent un volet des plus intéressants car moins connus : arias et Barcarolles, chœur et works for voice, – révélant un éclectisme tout horizon (comme en témoignent les mélodies *La Bonne cuisine*, et même « *I hate music* », formulation non sans provocation !...)

La musique de chambre n'est pas écartée, loin de là : Sonate piano / violon ; clarinette / piano – musique pour piano. Avec un bonus, précisant les rapports du maestro compositeur et l'histoire de la musique américaine qui l'a précédée : *El Salon Mexico* d'Aaron Copland (arrangement pour piano de L. Bernstein). Figurent enfin, en version purement pianistique : *Bridal Suite*...



L'éditeur de ce coffret complet de 26 cd, ajoute aussi les archives vidéos et captations filmées du Bernstein pédagogue, présentant les oeuvres majeurs (*Hymne à la joie* de la 9^è de Beethoven, avec le concours de Lauren Bacall), ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini, ou surtout expliquant sa propre musique. En version filmée (dvd), *CANDIDE* (version Bernstein avec les mêmes impeccables interprètes de la version audio légendaires, déjà citée : Anderson, Ludwig, Ollmann sous la baguette de l'auteur) ; le fameux documentaire, modèle du genre, du making of / enregistrement de *West Side Story* avec chanteurs lyriques (Te Kanawa, Carreras, Troyanos, 1984). Coffret majeur en cette année du centenaire Bernstein 2018. [+](#)

[d'infos sur le site de Deutsche Grammophon](#)



track listing : coffret Bernstein / Complete works on Deutsche Grammophon

Symphonies Nos. 1-3

A Quiet Place · A White House Cantata

Dybbuk Suite Nos. 1 & 2 · Candide

Chichester Psalms · Fancy Free · Mass

On the Town · Peter Pan · Songfest

Trouble in Tahiti · West Side Story a.o.

+ 3 DVD-Videos:

The Gift of Music – Documentary

Candide (1989)

The Making of the West Side Story (1984)

Parution internationale : le 4 mai 2018.

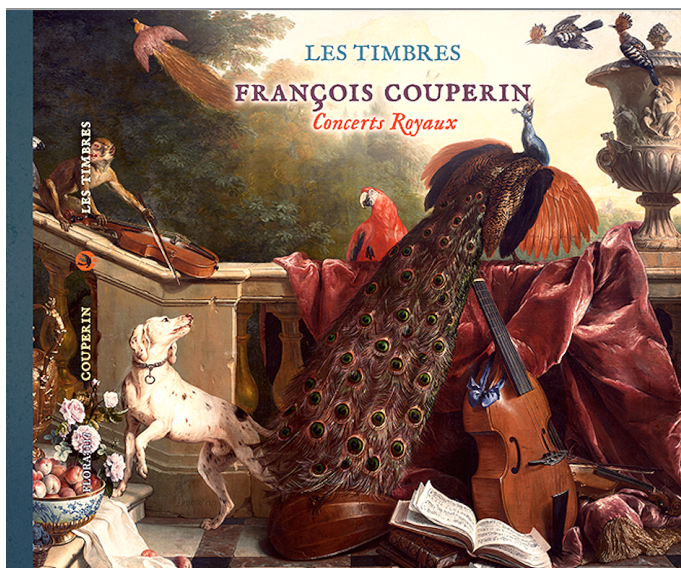
26 CDs + 3 DVD-Videos – 0289 482 9228 8

Including a 140-page book in English, French & German

VOIR aussi le site LEONARD BERNSTEIN at 100, développé pour le

CD, critique. FR. COUPERIN : Concerts royaux (Les Timbres, 1 cd Flora 2017)

CD, critique. FR. COUPERIN : Concerts royaux (Les Timbres, 1 cd Flora 2017). Révélé après l'obtention du Premier Prix au prestigieux Concours International de Bruges en 2009, l'ensemble **LES TIMBRES**, fondé par Yoko Kawakubo (violon), Myriam Rignol (viole de gambe) et Julien Wolfs (clavecin) ne cesse



depuis de régénérer la scène baroque et l'approche des oeuvres, dont comme ici, les plus difficiles. Les habitués du Festival Musique et Mémoire en haute-Saône le savent bien à présent : le collectif qu'ils ont coutume de suivre chaque été (et aussi pendant l'année musicale), incarne une pratique musicale en partage qui révolutionne concrètement le fonctionnement d'un ensemble. Ce jeu sans leader, comme s'il s'agissait pour chaque programme, d'une conversation à parties égales, a depuis produit ses effets... souvent éblouissants. L'art subtil, exigeant du consort de violes par exemple, – avant eux défendu par Jordi Savall entre autres, devient dans ce dispositif égalitaire, une expérience forte, réellement fluide, où la musique devient langage...



Car il ne suffit pas de jouer les notes, il faut aussi savoir respirer, comprendre la fine architecture qui relie chaque partie à l'autre, en un tout organique qui permet surtout à chacun de caractériser sa partie, sans dominer les autres.

A une telle école de l'intelligence collective, de suggestion et de l'infinie richesse des nuances, les Timbres font merveille, invitant à leur table raffinée, mélancolique, enivrée, plusieurs complices de leur choix, à leur convenance, car François Couperin (1668-1733), s'agissant de l'instrumentarium de ses Concerts royaux, a laissé l'interprète libre de choisir les combinaisons sonores, question de goût, question de timbres. Ainsi autour du noyau trinitaire (violon / viole / clavecin), se joignent hautbois, flûtes, seconde viole... le miracle se produit à la fois voluptueux et subtil, sachant aussi exprimer toute l'ineffable grâce retenue des épisodes très contrastés de l'immense François Couperin. Pour l'année Couperin 2018 – 350^e anniversaire, le programme précédemment joué / rodé en concert, ne pouvait mieux tomber.

**Couperin ciselé, enchanteur, miraculeux ressuscite grâce aux
TIMBRES**

**Quand François Couperin inventait
la musique de chambre**



VERSAILLES, heure dominicale... Et d'abord, précisons l'enjeu du cd, en explicitant la nature et le caractère des pièces enregistrées. Pour chaque dimanche à Versailles, Couperin satisfait le plaisir de Louis XIV, grand amateur de « petits concerts de chambre » : la fin du grand siècle, s'accomplit ainsi à l'heure dominicale, en

1714 et 1715, le compositeur offrant au souverain de lumière, un crépuscule baigné de lueurs chaudes et caressantes, dans l'intimité de sa chambre, en un rouge et or, fascinant. Les amateurs de peinture diront de teintes solaires et automnales, « vénitiennes » car le style qui marque la fin du règne de Louis XIV, est un tonalisme de fin d'été, un néotitianisme, ... les Coypel, Rigaud, Largillière, Lafosse, - pour certains, peintres de la voûte de la Chapelle royale, dernier chantier du Roy-, s'inspirent directement de la palette vaporeuse, chromatique de l'inégalable peintre vénitien du XVI^e, Titien. En musique, Couperin fait de même, avec la pudeur mélancolique d'un Watteau.

Edités à Paris en 1722, après les avoir joués lui-même à Versailles (depuis le clavecin), les **quatre Concerts royaux choisis** ici offrent un catalogue de danses d'une poésie intense, rappelant au Souverain vieillissant, l'éclat juvénile de sa jeunesse perdue. Car il fut grand danseur. Couperin qui ne fut jamais claveciniste de la Chambre (charge qui incombe à D'Anglebert fils), comme Marc-Antoine Charpentier, fut proche du Souverain : la finesse de son écriture parlait directement au cœur du roi. Mais déjà, la vivacité, l'espièglerie, une nouvelle virtuosité rayonnante, « italienne » se fait jour en particulier dans les dernières séquences des derniers Concerts : en cela, Couperin annonce directement Rameau, grand amateur de musicalité et de vocalità italiennes. Deux ans plus tard,

en 1724, les Nouveaux Concerts ou « Goûts réunis » affirmeront cette dilection ultramontaine. Et la fusion franco-italienne, en un esprit de synthèse dont Couperin le Grand garde le génie toujours intact. Les Sonades (Sonates en trio dans le goût italien, selon la terminologie chère au compositeur) citent Corelli ; elles répondent et complètent ici l'élégance racée des Concerts (strictement français, dans le style du très admiré Lully dont Couperin écrit une Apothéose demeurée célèbre en 1725 : leur tendresse, leur équilibre diffusent l'éclat versaillais à l'époque de Louis XIV). Les Concerts Royaux de 1722 (qui forment une totalité avec leur « suite », les Goûts réunis de 1724) ne ferment pas une ère, ils la subliment en l'inscrivant irrémédiablement vers le futur.

L'écriture de Couperin convient d'autant mieux aux Timbres, qu'elle cultive et inspire le jeu collectif, le dialogue, l'esprit d'une conversation idéale. Voici assurément le premier sommet de la musique de chambre française.



Les Timbres portés par l'esprit de connivence, dévoilent aussi tout ce qu'a d'expérimental, l'invention de Couperin, lequel envisage l'interprétation de ses pièces au moyen de divers instruments : flûtes, hautbois comme on a dit mais aussi basson (joué à l'époque de Versailles par André Danican Philidor). Notés sur deux portées (sauf le menuet en trio concluant le Premier concert), les mouvements pourraient être réalisés

uniquement par le seul clavecin. Mais il appartient aux instrumentistes de jouer sur la diversité des timbres justement, associant au trio originel (violon, viole, clavecin), un second violon, une seconde viole, les flûtes, le hautbois, etc... jeu de couleurs, savant mélange sonore, comme en témoigne Couperin lui-même quand il évoque les soirées chez le Roi. La séduction des Timbres sait préserver la liberté du

geste pourtant à plusieurs, comme le ferait un seul claveciniste.

PARITÉ MAGICIENNE... S'il ne fallait conserver qu'une section, la plage 15 (Sarabande, IV^e Concert royal) serait notre préférée, car à la fois grave et tendre, riche en renoncement comme pleine de générosité, elle est emblématique de tout le disque fabuleusement ciselé, d'une éloquence rare, fondée essentiellement sur ce qui compose le fonctionnement premier des Timbres : un esprit de parité, une fraternité collective qui sait écouter l'autre, l'accompagner en le mettant en valeur, dans le pur esprit – idéaliste, miraculeux, exemplaire-, d'une vraie complicité en dialogue.

La sonorité somptueuse et affûtée caractérise la phalange d'instrumentistes, tous solistes et chambristes de premier plan.

Chez Couperin, si exigeant et pointilleux quant au respect de ses indications et nuances, une telle intelligence d'intonation et l'élégance du style s'avèrent apte à exprimer tout le raffinement d'une partition parmi les plus subtiles qui soient,



entre légèreté facétieuse (plage 16 : Gavotte), surtout langueur d'une nostalgie arachnéenne (la 15 justement), qui sonne comme le retrait et la récapitulation de tout un monde de souvenirs, de révérences (le Grand Siècle, celui que met en carton, Watteau dans un célèbre tableau dont le coloris rare rappelle évidemment la finesse de François le Grand).

Le geste enveloppe, caresse, accompagne le passé vers l'avenir, en une dynamique suave souvent irrésistible.

Dans tous les tons, sur tous les registres poétiques, selon le labyrinthe des nuances précisées par François Couperin lui-même, dans tous les caractères, le geste des Timbres enchante littéralement. A l'attention millimétrée portée à chaque détail, à chaque nuance, le collectif égalitaire trouve la respiration juste, l'élégance naturelle, surtout une intonation d'une mélancolie souveraine, pourtant dynamique et lumineuse.

FESTIVAL DE NUANCES... entre ombre, nostalgie, ivresse vivace.

C'est une maîtrise et une intelligence des nuances : le délié hautbois / basson de la Courante du III^e Concert ; le grave de la Sarabande du même concert, d'une majesté mélancolique irrésistible (la plage 15 citée) à laquelle succède la vivacité aérienne de la Gavotte (plage 16) ; le naïvement de la « Muzette », sans omettre la dernière Chaconne dite « légère », enchantent. Dans le IV^e Concert, on relève la même ivresse naturelle du jeu collectif : sur le plan des caractères, les interprètes en volubilité, passent du grave au léger, puis enchaînent deux Courantes, la première « françoise », la seconde italienne ; puis du « très tendrement », au « légèrement et marqué », avant de conclure « gayement ». Un festival d'heureuses intonation d'un fini suprême.

Outre la science des phrasés, c'est l'hymne aux couleurs qui saisit : belle idée de choisir en couverture, ce Desportes de 1717 qui séduit le regard par ses symphonies de teintes chromatiques. Le sens du coloris, nuances moirées d'une infinie délicatesse, prépare directement au grand Rameau, génie du plein XVIII^e (d'ailleurs Couperin meurt l'année où perce le génie ramélien, en 1733, année du scandale de son

premier et génial opéra, Hippolyte et Aricie).

Mais ici, la finesse du geste et l'entente de tous qui permet l'épanouissement de chacun, respire avec un naturel, une douceur poétique, rare et naturelle : Qu'il soit musette, chaconne, pavanne... chaque épisode rayonne par sa fraîcheur, son alacrité, sa souplesse détaillée et généreuse.

Aucune démonstration, aucune méticulosité aride, aucun calcul manifestement affiché, sous-tendu : tout revient au silence, à un impérial lâcher prise d'où surgit à chaque section, l'infini de l'évocation et aussi la totalité humaine de l'incarnation.



Ni abstraite ni calculée, la musique de Couperin coule avec une apparente sincérité qui est évidence. Une telle maturité est possible par l'intelligence de chacun avec les autres et le goût de la nuance, sans sacrifier le naturel. Les

Timbres et leurs invités solistes ont toutes ces qualités aujourd'hui. Partenaires familiers du Festival Musique et Mémoire (Vosges du Sud), les instrumentistes avaient créé ce programme pour l'édition 2016.

Enregistré en juillet 2017, les musiciens réalisent l'un de leurs meilleurs albums (aux côtés de leur Rameau inoubliable de finesse et de poésie pudique : Pièces de clavecin en concert) : à travers l'éloquence du geste naturel et précisément nuancé, s'incarne alors une utopie d'ensemble qui restitue au jeu concertant, ce miracle atteint parfois entre plusieurs membres. De toute évidence, le programme apporte cet éclairage et cette conclusion. Les Timbres sont aujourd'hui une phalange sur instruments anciens parmi les plus convaincantes de l'heure. Pareille subtilité s'entend rarement. Procurez-vous en urgence ce disque enchanteur : le nouveau son baroque s'écoute et se dévoile à travers Les Timbres, un ensemble qui séduit décidément de plus en plus. par leur éthique, leur engagement, leurs valeurs... un exemple pour toutes les nouvelles générations d'instrumentistes.

En juillet 2018, Les Timbres abordent à nouveau l'opéra : Orfeo de Monteverdi avec dans le rôle titre, Marc Mauillon, un événement lyrique à ne pas manquer cet été ([ouverture du Festival, le 13 juillet 2018](#))

CD, critique. FR. COUPERIN : Concerts royaux (Les Timbres, 1 cd Flora 2017). CLIC de classiquenews de mai 2018

VOIR notre [reportage vidéo Les Timbres enregistrent COUPERIN](#)

VIDEO, Reportage. Les Timbres jouent COUPERIN. Le 20 avril 2018 sort le nouveau disque de l'ensemble sur instruments d'époque, **Les Timbres : Concerts Royaux de François COUPERIN.** L'année Couperin ne pouvait rêver meilleur hommage ni accomplissement plus pertinent. Reportage vidéo réalisé pendant l'enregistrement à Frasnelle le Château en juillet 2017 – Qu'apportent aujourd'hui Les Timbres ? Quels sont les défis de l'interprétation, le propre de l'écriture de François Couperin, quelle est sa conception de la musique concertante ? Musique d'un équilibre délicat où chaque partie compte, se complète, s'écoute, le monde instrumental de Couperin permet aux Timbres de dévoiler davantage ce qu'ils



maîtrisent, l'art du dialogue concerté, l'harmonie collégiale dont rêve tout ensemble musical... CD récompensé par un "CLIC" de CLASSIQUENEWS

Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM © studio CLASSIQUENEWS.TV 2018

VOIR le [teaser du cd concerts royaux de Fr. Couperin par Les Timbres](#)

NOUVEAU CD, TEASER. Concerts Royaux (Paris 1722) par LES TIMBRES – Les Timbres jouent COUPERIN. Le 20 avril 2018 sort le nouveau disque de l'ensemble sur instruments d'époque, Les Timbres : Concerts Royaux de François COUPERIN. L'année Couperin ne pouvait rêver meilleur hommage ni accomplissement plus pertinent. **TEASER vidéo réalisé à l'occasion de l'enregistrement à Frasne le Château en juillet 2017** – Musique d'un équilibre délicat où chaque partie compte, se complète, s'écoute, le monde instrumental de Couperin permet aux Timbres de dévoiler ce qu'ils maîtrisent, l'art du dialogue concerté, l'harmonie collégiale dont rêve tout ensemble musical... CD récompensé par un "CLIC" de CLASSIQUENEWS



Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM © studio CLASSIQUENEWS.TV 2018

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, le 22 mars 2018. BERNSTEIN : MASS. Sykes, Wayne Marshall, direction

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, grande salle, le 22 mars 2018. BERNSTEIN 2018 : MASS.

La vague Bernstein prend des airs, en cette année de centenaire planétaire, de... revanche, surtout à Paris. De son vivant, la carrière du chef a



toujours éclipsée celle du compositeur ; or malgré le succès incontestable de *West Side Story* (1957), l'auteur a souffert d'un manque de reconnaissance et d'estime, du public comme du milieu musical. Célébrations 2018 oblige, **Leonard Bernstein** comme c'est le cas de Debussy, est tout de même honoré a minima : service minimum en effet du côté des maisons d'opéras (quid de *Candide*, *On the Town*, *Trouble in Tahiti*, sur les grandes scènes lyriques nationales ...?) ; on ne parlera pas des symphonies : transparentes, inaudibles dans les programmations en cours. A moins que la déclaration des nouvelles saisons 2018 – 2019, ne rééquilibre prochainement les choses. Quoiqu'il en soit, une oeuvre, éclectique, pléthorique, bigarrée, kaleidoscopique mais fraternelle, semble avoir suscité une adhésion massive de la part des programmeurs : MASS. Avant [l'Orchestre national de Lille qui promet une clôture de sa saison 2017-2018 spectaculaire \(29 et 30 juin 2018\)](#), voici donc cette oeuvre inclassable, entre la variété, le rock, la comédie musicale et l'oratorio, commandée par

Jackie Kennedy, 3 ans après l'assassinat de son époux, pour inaugurer le Kennedy Center for Arts de Washington (1972), MASS est une oeuvre que l'on aborde de deux façons : un mixte délirant entre le musical et la transe collective, laïque et profane, ou une célébration plus spirituelle, voire subtile, pour le rapprochement des peuples et la fraternité pacifiste. Bernstein recycle les textes de la liturgie catholique régénérée à la sauce pop des seventies, serties de *Meditations* (3), « pauses » purement instrumentales et symphoniques, plus graves, sombres, aux ondes plus terribles (écho des guerres contemporaines dont celle du Vietnam)... La prolixité et ce mariage des genres créent des incongruités qui ont choqué le public : partition symphonique, jazz band, guitare électrique, chorale d'enfants, chœur adulte, chanteurs de Broadway... Où sommes réellement ?... C'est une MASS à y perdre son latin.

Car de plus de 1h30, sa durée pourrait convoquer l'overdose. Pourtant, dès les années 1970, nous voilà bien en présence d'une fresque métissée, miroir d'une société enfin réconciliée quoique troublée dans sa première partie, qui finalement assume sa diversité et chante la Paix universelle.

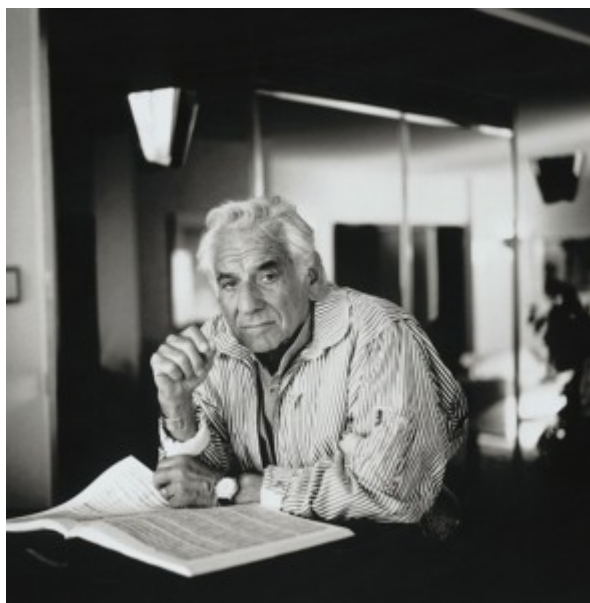
Il faut un baryton léger, ou un ténor barytonnant, pour relever les défis du récitant, personnage axial qui porte toute la philosophie active : à Paris, c'est **Jubilant Sykes** qui caractérise par sa couleur parfois rocailleuse de chanteur gospel, un rien crooneur, un chant proche du texte ; l'air structurant toute la partition et qui pose l'individu, sa vérité, sa sincérité dans sa vérité nue, dévoilée, au cœur du déroulement- le sublime air « **A simple song** », souligne combien le cœur et l'amour humains sont les piliers d'une œuvre fraternelle (au delà de l'éclectisme de sa forme). Rien que cette *song*, – épure ciblant l'essentiel, (comme dans la Messe en si, les airs avec simple continuos, sont les plus touchants), dévoile ce génie de Bernstein pour la mélodie et pour la prosodie, à travers une ligne vocale aux harmonies des plus subtiles où percent les timbres habilement choisis accompagnant la voix (harpe, flûte). La prière est l'hymne le plus bouleversant de la partition et dans l'oeuvre de

Bernstein... heureusement reprise dans le finale et son appel à la paix fraternelle.

A ses côtés, chœurs ou solistes, chacun dans sa partie simultanée d'une virtuosité échevelée (dès le premier tableau sur bande enregistrée) brillent de la même vérité canalisée (chanteurs du **chœur Aedes**), où dominant manifestement la démesure et le sens du théâtre de la comédie musicale américaine. Belle complicité entre le baryton officiant / célébrant, et ses acolytes déjantés (chacun a son numéro soliste). D'autant que tous jouant sans partition, comme les enfants, soulignent l'énergie des déplacements, le jeu et le mouvement scénique, l'interaction, la prise à témoin du public, comme une célébration collective et spectaculaire, d'essence populaire, au sens le plus noble du terme.

Jazzy, Broadway, opératique,

MASS, rite et célébration populaire pour l'amour de l'Autre



Pendant tout le rituel collectif, la baguette du chef américain **Wayne Marshall**, veste de velours parme, et toujours très concentré, prend à bras le corps cette oeuvre éruptive, protéiforme, gorgée de références dans tous les registres, et sait, sainte vertu, mesurer, nuancer, surtout soigner les équilibres et préserver coûte que coûte l'intelligibilité de chaque

partie comme la finesse des intonations (les pianos sont pianos... ainsi surgit et se déploie enfin une finesse proche de l'opéra) ; c'est un travail d'orfèvre, de très grande sensibilité, qui évite ce que l'on entend souvent chez Bernstein : la dégoulinade crémeuse, la surenchère vulgaire, au nom de sa générosité débordante. Grave contre sens. Les *Méditations* (aux résonances sombres à la Chosta, véritable mémoires d'un siècle marqué par les atrocités de la guerre et de la barbarie inhumaine, avec dans la première l'orgue en son mystère inquiétant...), les chœurs recueillis habités par un souffle spirituel, convoquent cet Amour de l'Autre auquel nous invite ardemment le grand Lenny. Honneur à son esprit fraternel. La réalisation des chanteurs, du soliste, des chœurs et du chef est exemplaires.

Prochaine étape de la résurrection de ce sommet collectif profane hors normes... à **LILLE**, en clôture de la saison 2017 – 2018 de [l'Orchestre National de Lille, les 29 et 30 juin 2018, sous la baguette bondissante, détaillée d'Alexandre Bloch](#). A suivre.

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, grande salle, le 22 mars 2018. BERNSTEIN 2018 : MASS. Oratorio scénique, textes liturgiques romains, textes de Stephen Schwartz et du compositeur – Créé au Kennedy Center for the Performing Arts, Washington, le 8 septembre 1971.

Jubilant Sykes, baryton,
Ensemble Aedes (solistes) / Chef de chœur : Mathieu Romano
Chœur d'enfants de l'Orchestre de Paris / Chœur de l'orchestre de Paris / Chef de chœur : Lionel Sow / Orchestre de Paris.
Wayne Marshall, direction

VIDEO. REVOIR, JUGER SUR PIECES, jusqu'au 21 mars 2020 : MASS de BERNSTEIN par Aedes, Wayne Marshall, Jubilant Sykes, ... à La Philharmonie de Paris :

<https://www.arte.tv/fr/videos/081624-000-A/wayne-marshall-et-l-orchestre-de-paris-interpretent-mass-de-bernstein/>

Livre, compte rendu critique. Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt (sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions Hermann)

Livre, compte rendu critique. Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt (sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions Hermann). L'étude des topoï littéraires, musicaux ne cesse de nourrir de façon décisive l'évolution et les apports de la recherche depuis les années 1990. Il s'agit donc de rétablir la création musicale et l'écriture dans son contexte culturel, et donc la création musicale, la pensée des compositeurs au sein des grands courants d'idées à leur époque : les courants esthétiques, les styles, les succès livresques, les tendances de la pensée philosophique, les grands courants d'opinions sont désormais des marqueurs qui ont directement ou indirectement influencé ou marqué l'inspiration, la sensibilité du créateur, ... en l'occurrence Franz Liszt, d'autant plus qu'il est compositeur et aussi interprète, figure sensible, éponge créative, capable d'absorber et de réinterpréter les dits « topoï » qui marquent son époque... vaste et passionnante étendue du spectre de recherche.



L'ensemble du corpus ainsi regroupé constitue le contenu de cet ouvrage collectif plutôt riche et très passionnant ; c'est

aussi la concrétisation d'un cycle d'études réalisées à travers 3 colloques simultanés en France, en septembre 2011 : Rennes, Dijon, et ... Strasbourg dont le sujet central était justement le titre de ce livre : « Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt ».

Ainsi plusieurs sociétés savantes et groupes de recherches internationaux se sont penchés sur l'élaboration d'une méthode de recherche en littérature et en musique fondée sur la connaissance des « lieux communs » – les fameux topoï, « piliers » / « emblèmes » des idées majeures propre à la période.

Parmi les topoï, excellemment exprimés, ici, celui du « Sublime négatif », « explicité » développé dans le roman à succès de Senancour, Oberman (paru en 1804), et que Liszt comme beaucoup d'artistes à Paris en 1833 remarque, distingue, « absorbe ». Ses années de Pèlerinage en témoignent précisément. Ils éclairent ce que Liszt, pianiste-compositeur a compris et saisi du grand vide philosophique ainsi cristallisé... Ainsi les contributions de ce collectif nous éclairent sur le panorama et le contexte intellectuel et esthétique de la période où créa et vécut Liszt. La grande question lisztéenne du sens de la vie se précise à l'aulne du mythe Faustéen : ombre et lumière, damnation et rédemption, malédiction et élévation... Parmi les chapîtres passionnants de cette somme qui ne l'est pas moins : soulignons en quatre.

Liszt et le sublime négatif de Senancour (Béatrice Didier) ; Variations sur la Loreley / Construction et fonction de la narration dans le lied romantique (François-Gildas Tual) ; « Gretchen, Zerlina and Leonore / Variations on Gretchen for the Faust Symphony, en anglais (Yusuke Nakahara), éclairant de façon significative la IIIè partie intitulée « Présence de la femme et de l'amour dans la musique de Liszt ». Enfin, « Timbre et signification musicale : la spécificité pianistique des topiques dans la musique pour piano de Franz Liszt », par Nathalie Hérold, premier chapitre de la Vè partie du livre, intitulée « Liszt et le piano romantique ». La

lecture de ce livre est indispensable pour qui veut connaître et maîtriser ce que fonde la singularité esthétique de Liszt à son époque.



Livre, compte rendu critique. Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt (sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions Hermann / collection GREAM – février 2018). ISBN 9782705693541 – prix indicatif : 38 € – 170 x 244

mm, 432 pages / 125 illustrations – Parution : 20 Janvier 2018 – [Editions Hermann](#) – CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2018.

SOMMAIRE des 5 parties :

I. Entre littérature, beaux-arts et mal du siècle (articles de Béatrice Didier, Siglind Bruhn, Mara Lacché, Marta Grabócz, François Decarsin, François-Gildas Tual, Laurence Le Diagon-Jacquin) ;

II. Nouvelle esthétique, nouvelles formes au XIXe siècle (articles de Constantin Floros, Jean-Paul Olive , Bruno Moysan, Claudia Colombati, Albert Van der Schoot) ;

III/ Présence de la femme et de l'amour dans la musique de Liszt (articles de Grégoire Caux, Megan McCarty, Yusuke Nakahara, Malgorzata Gamrat) ;

IV. Nature et horizons lisztiens (articles de Bertrand Ott, Michael Eisenberg, Sandra Myers Brow,) ;

V. Liszt et le piano romantique (articles de Nathalie Herold, Olivia Sham, Tibor Szász, Daniela Tsekova, Panu Heimonen, Kasimir Morski).

RENNES, Déborah Waldman dirige MOZART

RENNES, les 16 et 17 mars 2018. Debora Waldman / Korcia : concert Mozart, Korngold. Le Couvent des Jacobins à Rennes accueille 2 soirées mozartiennes de grande finesse et subtilité. Sous la direction aiguë, sensible de la cheffe d'orchestre **Déborah Waldman**, le violoniste **Laurent Korcia** joue le Concerto de **Korngold**. Ce



dernier, appelé, « Mozart américain du XXè » (il porte lui aussi le prénom Wolfgang), virtuose précoce et compositeur jeune homme (*La Ville Morte / Die Tote Statdt*, 1920, sommet postromantique du début du XXè, écrit à 23 ans), retrouve dans ce programme à Rennes, le « premier Mozart » de l'histoire musicale, **Wolfgang Amadeus** (mort en 1791) : tous deux savent ciseler mélodies et rythmes au service du coeur et du sentiment. Une vérité et une sincérité émotionnelle que comprend immédiatement la baguette vive, détaillée, élégante de la chef d'origine brésilienne Déborah Waldmann, l'une des femmes cheffes d'orchestre les plus passionnantes de l'heure. Elle fut l'assistante de Kurt Mazur, au sein du National de France (2006).



La musicienne éprise de Mozart depuis toujours, a fondé son propre orchestre, naturellement intitulé « [Idomeneo](#) », avec lequel elle a pu exprimer tout ce que le Mozart symphonique (Jupiter) avait de commun avec le Mozart opératique (Don Giovanni).

Un travail spécifique sur le langage orchestral et les moyens d'articuler une partition tout en réalisant sa force organique et sa cohérence souterraine a ainsi été proposé aux spectateurs du Théâtre Claude Debussy de Maisons-Alfort ([Programme PUR MOZART, novembre 2015](#)) : [classiquenews](#) était présent aux côtés de Deborah Waldman, filmant la prouesse et le défi réussi, dans une approche vivante et très fine de la musique mozartienne.

La cheffe dirige en 2 soirs, l'Orchestre de Bretagne

Déborah WALDMAN : MOZART absolument



■ **A RENNES, la très subtile mozartienne** (qui a aussi dirigé La Flûte enchantée en 2013, Don Giovanni en 2014), pilote entre autres en mars 2018, **l'Orchestre de Bretagne**, apportant davantage sa connaissance intuitive et naturelle de l'écriture mozartienne. On s'étonne que la cheffe ne soit pas davantage programmée dans les salles de concert et d'opéra car sa direction éblouit par sa clarté, son intelligence poétique et son sens des équilibres, voix / orchestre, tout en servant une vision dramatique d'une grande vérité. Aux programmeurs de salles : à l'heure de la parité, puisque le Ministère invite à

faire la lumière sur les talents féminins, **Déborah Waldman**, en est un,.. et de grande valeur. Donc n'hésitez plus, messieurs les directeurs. A bon entendeur, salut.

✘ **Le programme Mozart / Korngold, présenté à Rennes**, permet aussi de croiser musique et cinéma, en s'appuyant aussi sur le talent du violoniste invité, **Laurent Korcia**. Avec Déborah Waldman, le soliste propose de (re)découvrir nombre de compositeurs qui ont inspiré les réalisateurs. Et vice versa. Revisitons « Amadeus », l'inoubliable biopic de Mozart par Milos Forman (1984) : fiction filmique mais fresque musicale éclatante où la musique et l'opéra de Mozart sont mis en avant. A l'inverse, c'est en composant que Chostakovitch vient au cinéma, en mettant en musique « La Nouvelle Babylone », film soviétique dont l'arrière plan évoque la commune de Paris.

Erich Korngold, compositeur tchèque exilé à Hollywood (à partir de 1936), se forgea outre Atlantique, une très solide réputation comme compositeur de musiques de films (surtout pour la Warner Bros) : *Robin des Bois*, *l'Aigle des Mers* ou encore *Capitaine Blood*. Son **Concerto pour violon** est écrit entre 1937 et 1945, soit pendant l'exil aux States, est dédié à la veuve Mahler, Alma, elle même muse, poétesse et... compositrice). A Rennes, il est interprété avec brio par Laurent Korcia (Diapason d'or 2016), est un sommet de la musique romantique pour violon du XXème siècle . Son matériel mélodique reprend nombre des musiques de films écrits sur la période. L'auteur entend exiger du soliste qu'il fasse *chanter* son instrument (Jasha Heitfetz, créateur en février 1947) : car disait-il, le concerto a été conçu « *pour un Caruso du violon, plutôt que pour un Paganini* ». L'intériorité incarnée plutôt que la démonstration brillante voire superficielle. Faire émerger l'âme de la musique... un objectif et une réalité partagés par les musiciens à Rennes, de Mozart



et Korngold... à Déborah Waldman.

Concert accessible dans le cadre de l'opération « Sortez en bus ! »

Déborah WALDMAN dirige l'Orchestre de Bretagne
RENNES, Couvent Jacobins
[Vendredi 16 mars 2018, 20h](#)

Informations
Réservations

[Samedi 17 mars 2018, 20h](#)

Programme la musique fait son cinéma

Wolfgang Amadeus Mozart
Don Giovanni, ouverture

Wolfgang Amadeus Mozart
Symphonie concertante pour violon, alto et orchestre (2ème mouvement)

Wolfgang Amadeus Mozart
Symphonie n°25

Dmitri Chostakovitch
La Nouvelle Babylone, suite d'orchestre

Erich Wolfgang Korngold
Concerto pour violon en ré majeur op. 35

RESERVEZ VOTRE PLACE

<http://o-s-b.fr/spectacles/la-musique-fait-son-cinema/>



LIRE et VOIR Deborah Waldman / Orchestre IDOMENEO / Mozart
symphonique et lyrique (novembre 2015)

<http://www.classiquenews.com/tag/orchestre-idomeneo/>

WEINBERG : Symphonie n°3, n°7, Concerto pour flûte – – Mirga Gražinytė-Tyla (1 cd Deutsche Grammophon)

WEINBERG : Symphonie n°3, n°7, Concerto pour flûte – Mirga Gražinytė-Tyla (1 cd Deutsche Grammophon). De toute évidence, le catalogue de Weinberg est l'apport le plus important depuis les 2 dernières décades, à l'histoire symphonique du XXè. Ce qui s'apparente telle une intégrale en cours chez DG Deutsche Grammophon, comble



évidemment un manque évident, qu'il est temps de réparer. D'autant que le compositeur a laissé **27 symphonies**. Après ses précédents enregistrements des Symph 1 et 21 (DG, 2019), la cheffe lituanienne **Mirga Gražinytė-Tyla** (née en 1986) convainc tout autant, dès **la Symphonie n°7** qui associe les notes cristallines du clavecin au nuage orchestral, entamant entre les deux, un dialogue sonore des plus captivants (les deux premiers mouvements). Le Scherzo halluciné s'impose par son réalisme dramatique sans concession. Il fusionne la répétition incisive du clavecin et les cordes de l'orchestre, dans un climat d'inquiétude acide puis de transe panique, avant que les accords ténus, immédiatement rassurants du clavecin ne referme le cycle symphonique comme le dernier chapitre d'un livre qui peut n'avoir été qu'un rêve... (solo du violon aux nuances murmurées énigmatiques évanescentes). Magistral. Tout

cela évoque la 6è, ses épisodes lourdement chargés sur le plan émotionnel, comme le chœur de garçons qui évoque la destruction de la maison devenu leur tombeau. Mais aussi la 8è symphonie à venir, où Weinberg exprime ses racines polonaises et sa rémission après avoir réussi à échapper à la barbarie nazie... toujours l'indication de séquences insoutenables pour l'esprit humaniste et fraternel, se pare d'une enveloppe orchestrale des plus raffinées, infiniment suggestive, comme dans cette 8è justement, où l'épisode des « chiens de Varsovie » évoque l'extermination du vivant, hommes et canins mêlés.

Le Concerto pour flûte a cette pulsation frénétique, proche de l'insouciance assumée, consciente ou non, de la Symphonie Classique de Prokofiev.

La Symphonie n°3 (révision 1959) affirme immédiatement un coloris plein et transparent à la fois ; l'allant élégantissime et grave du premier Allegro affirme l'imaginaire de Weinberg symphoniste de premier plan. Le premier mouvement gagne en ampleur et caractère de plus en plus martial, jouant sur des harmonies troubles, ambivalentes, entre esprit de conquête et fatalité, activité irrépressible et cynisme barbare, pas si loin de l'inspiration elle aussi double de Chostakovitch. Entre échappées réellement lunaires et oniriques, et désespérance collective, la cheffe n'omet pas une gravité sourde qui d'ailleurs conclut le premier mouvement. Le 2è Allegro noté « Giocoso » respire, gambade, s'autorisant même des élans d'ivresse jaillissante, dans l'esprit d'une légèreté qui atteint – sentiment rare et précieux, à une insouciance enchantée. L'Adagio est une pause suspendue, éperdue, intime, d'une gravité elle aussi transparente. Le dernier Allegro superbement détaillé jusqu'à des infimes séquences où



brillent les timbres filigranés, affecte l'élan puis les hoquets d'une marche de plus en plus frénétique, dans un climat d'inquiétude croissante. Le geste ciselé, expressif, de Mirga Gražinytė-Tyla éblouit par sa compréhension des climats enchaînés d'autant mieux réalisés qu'elle en rétablit aussi la cohérence dans un déroulement organiquement abouti. Le sens de la syncope comme de l'élégance d'un Weinberg évidemment inspiré par Chostakovitch, se hisse à son meilleur, sidérant par ses fulgurances contrastées, envoûtant même dans sa recherche d'harmonies raffinées souvent imprévisibles et d'autant plus efficaces.

CRITIQUE CD. MIECZYŚLAW WEINBERG : Symph n°3 et n°7 – Concerto pour flûte / Mirga Gražinytė-Tyla / 1 cd DG Deutsche Grammophon – parution : le 16 sept 2022.

Symphony No. 3 in B Minor, Op. 45
Symphony No. 7, Op. 81
Flute Concerto No. 1, Op. 75
City Of Birmingham Symphony Orchestra
Deutsche Kammerphilharmonie Bremen
Kirill Gerstein · Marie-Christine Zupancic
Mirga Gražinytė-Tyla, direction.

PLUS D'INFOS sur le site de **DG Deutsche Grammophon** :
<https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/weinberg-symphonies-nos-3-7-grazinyte-tyla-12783>

En streaming, l'Adagio de la Symphonie n°3 opus 45

VISITER aussi le site de la cheffe lituanienne Mirga Gražinytė-Tyla : <http://mirgagrazinytetyla.com/>

CD, compte rendu critique. OPERA, une histoire d'amour : NATHALIE MANFRINO (1 cd Decca)

CD, compte rendu critique.
OPERA, une histoire d'amour :
NATHALIE MANFRINO (1 cd Decca).

Il y eu des années fastes pour Decca, où le label était au dessus de tous, la référence en matière de chant lyrique et de voix absolutes. C'était le temps des Fleming, Kaufmann, Bartoli... après les Pavarotti, Kanawa. Aujourd'hui, le label peine à garder la main : certains divos sont partis à la concurrence (Kaufmann chez Sony), et beaucoup de divas fraîchement pilotés n'ont toujours pas atteint les sommets espérés... n'empêche, voici notre soprano nationale Nathalie Manfrino, ardente et charnelle, dont le timbre tendre et blessé convient idéalement aux héroïnes amoureuses et



tragiques. Sacrifiées. Voilà pourquoi, dans ce récital écrit selon une trame nouvelle, sa Traviata s'impose plus que toute autre. Elle est juste, profonde, sincère.

Enregistré en studio en septembre 2015, le récit recompose à partir des airs d'opéras plus que fameux (Carmen, Bohème, Traviata donc), un parcours amoureux (en deux actes et donc deux préludes), qui selon le goût de la cantatrice N. Manfrino, rétablit une manière de synthèse lyrique : l'amour, entier, exclusif, donc fatal. Les 3 héroïnes chez Bizet, Puccini et Verdi meurent sur la scène, avec diverses nuances émotionnelles : plus radicale et passionné comme un fauve indomptable, rugit la Carmen assez lisse finalement de Anaïk Morel (Carmen), aux cotés de laquelle Nathalie Manfrino reprend la main, par sa présence vocale, une intensité qui saisit immédiatement tant sa Mimi est et demeure toute ivresse et langueur angélique ; et surtout Violetta, dont « l'Addio, del passato », – vibrato maîtrisé, attention linguistique, pureté de la ligne et étendue du souffle, éblouit par son rayonnement amoureux et... fatal. Samuel Jean se montre attentif au climat sentimental de chaque tableau (très belle retenue suggestive et intense dans le Prélude de la Traviata qui ouvre ici la seconde partie). Un bien beau récital, intelligemment écrit, tendrement et passionnément défendu par la soprano française et les musiciens. Convaincant.

**CD, compte rendu critique. OPERA, une histoire d'amour :
NATHALIE MANFRINO (1 cd Decca)**

DESTINS DE FEMMES / Tracklisting / Extraits de :

La Bohème de Puccini, (Scènes de la vie de bohème – Roman d'Henri Murget)

La Traviata de Verdi (La Dame aux Camélias – Roman d'Alexandre Dumas)

Carmen de Bizet (Carmen une Nouvelle de Prosper Mérimée)

Nathalie Manfrino (Soprano)
Anaïk Morel (Mezzo)
Jean-François Borrás (Tenor)
Etienne Depuis (Bariton)

Orchestre Régional d'Avignon Provence.
Samuel Jean, direction

CD, coffret événement. DEBUSSY : complete works (22 cd + 2 dvd Deutsche Grammophon)

CD, coffret événement. DEBUSSY : complete works (22 cd + 2  dvd Deutsche Grammophon). Le livret notice accompagnant le coffret de Debussy 2018 édité par Deutsche Grammophon donne la clé et le niveau d'une édition de référence pour **l'année Debussy 2018**, année du centenaire dédié au réformateur de la musique française au début du XX^e, et même pionnier, artisan de la modernité en musique, comme le fut Picasso en peinture (avec les Demoiselles d'Avignon en 1907). D'emblée la qualité des textes qui contextualisent et récapitulent l'apport de Claude Debussy à l'art en général (signé Roger Nichols et Nigel Simeone) indique la réussite et la valeur de la somme discographique. C'est aussi l'indication qu'en dehors de l'Hexagone, l'exception Debussy est idéalement analysée, comprise, mesurée. Bonheur de la musicologie moderne, extrafrançaise.

De fait, enfant de la Société nationale et de cette défense organisée pour l'art et la musique française contre l'invasion

prussienne et wagnérienne, Debussy réalise ce que l'on attendait alors : l'invention d'une écriture nouvelle, moderne, résolument gauloise (Ars Gallica, bannière de la dite Société nationale). Pour conjurer l'humiliation de la défaite française de 1870, les artistes nationaux n'ont cessé de produire une alternative au wagnérisme mondial. Musique de chambre, orchestre et opéra... autant de genres où les Français sont espérés, attendus ; où Debussy réussit définitivement dès 1902, avec son seul et unique opéra achevé, Pelléas et Mélisande d'après Maeterlinck. L'ironie du sort fait de Claude, le Prix de Rome 1884 (né en 1862, Debussy a 22 ans) : et très vite un critique acerbe contre l'institution académique qui il est vrai, cultive la pérennité la continuité d'une tradition musicale poussiéreuse, conservatrice et mourante. Alors que les jeunes académiciens bien conformes et si prévisibles (à la Dubois par exemple, certes technicien et très aimable mais si lisse), Debussy invente littéralement la musique du XX^e, entre hypersensualité et harmonies suspendues ouatées : ainsi surgit Prélude à l'après midi d'un Faune de 1893 (à 31 ans c'est sa première partition aboutie, éblouissante, indiscutable, de surcroît d'après Mallarmé, dont l'admiration immédiate et l'estime confirme qu'un pur inventeur de surcroît poète, s'est lui-même trouvé). Finalement, Debussy fait vivre à la musique française, ce que Monteverdi au début du XVII^e, à force d'expérimentation dans le creuset de la forge madrigalesque, a réalisé à l'aube baroque : une musique érotique et organique d'une incandescence et fulgurance régénérée.

Le coffret Debussy 2018 édité par Deutsche Grammophon rend compte de la révolution Debussy des années 1890 et 1900 : ainsi se précisent dans des interprétations plus que vénérables, – indispensables, les facettes de la modernité de Debussy au début du XX^e. Avec lui, la musique rompt tout lien avec le romantisme, se fait symboliste puis résolument moderne, à la façon... du peintre Degas, que Claude de France admirait entre tous.



Parmi les incontournables du coffret Debussy 2018 par Deutsche Grammophon, distinguons le sentiment d'extase et de sidération organique défendus par Leonard Bernstein (1989 : Images pour orchestre, Prélude à l'après d'un faune, La Mer – cd1) ; Nocturnes et Printemps par Barenboim (et l'Orchestre de Paris, en 1977 / 1978 – cd4) ; les 12 études par Maurizio Pollini (Premier et Deuxième Livres, 1992) ; Images I et Images II par Benedetto-Michelangeli, 1971) ; le Quatuor à cordes de 1893 par les Emerson (1984 / à comparer avec le Quatuor Lasalle, 1952), la Sonate pour violoncelle et piano (Sol Gabetta et Grimaud, 2012) ; les mélodies par Véronique Dietchy et le piano évanescent, éloquent de Philippe Cassard (Ariettes oubliées, 5 poèmes de Baudelaire, Chansons de Bilitis...) / heureux confrères des Gérard Souzay et Dalton Baldwin... dans Fêtes Galantes, 2 Romances de Paul Bourget, 3 Mélodies de Verlaine (1891)... D'ailleurs au registre des comparaisons entre versions validées par Debussy lui-même et dans des parures différentes : les 3 ballades de François Villon de 1910, par Véronique Dietschy et Emmanuel Strosser (pour la version chant / piano, 2002), et la version pour voix et orchestre par Pierre Boulez et Alison Hagley (Cleveland, 1999). Le coffret comprend 2 versions totalement distinctes de Pelléas et Mélisande (1902), l'une en cd, celle de Claudio Abbado (Wiener Philharmoniker, avec Maria Ewing, François Le Roux, José Van Dam, dans les rôles de Mélisande, Pelléas, Golaud, 1991) ; et celle en dvd, purement anglosaxonne signée en 1992 par l'intellectuel et conceptuel Boulez, lequel avec les équipes écossaises et devant les caméras de la BBC, ne s'encombre guère d'exactitude linguistique pourvu que l'ivresse orchestrale s'accomplisse – avec Alison Hagley, Neill Archer et Donald Maxwell, dans les rôles de Mélisande, Pelléas, Golaud).

Dans un souci d'exhaustivité bien légitime et obligé pour

respecter la mention de façade : « complete works / intégrale des oeuvres », l'éditeur ajoute les partitions méconnues lyriques : Le martyre de Saint-Sébastien (Ansermet) ; les cantates pour le Prix de Rome : Le Printemps, Le Gladiateur, L'Enfant Prodigue (« scène lyrique », Grand Prix 1884), La Chute de la maison Usher (1908-1917), par Georges Prêtre, 1983)...



Passionnants bonus, et inédits en cd : 6 Epigraphes antiques, version orchestrale de et par Ernest Ansermet (1953) ; La Mer et Prélude à l'après-midi d'un faune par Karajan (1964) ; Ibéria – Images pour orchestre par Pierre Dervaux en 1961 (cd 20).

Sans omettre les approches des pianistes Friedrich Gulda, Monique Haas, Sviatoslav Richter, Claudio Abbado (! : « La plus que lente »), ... contenu du cd 21 (autres inédits au disque). Coffret passionnant. CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018.

CD, coffret événement. DEBUSSY : complete works (22 cd + 2 dvd Deutsche Grammophon)

**Compte-rendu critique, opéra.
PARIS, TCE, le 7 février
2018. POULENC, Dialogues des**

Carmélites. Rhorer, Py.



Compte-rendu critique, opéra. PARIS, TCE, le 7 février 2018. **POULENC**, **Dialogues des Carmélites. Rhorer, Py.** A Bruxelles, en décembre dernier (2017), nous avons pu mesurer, évaluer à sa réelle... justesse la proposition scénique, visuelle,

musicale de cette nouvelle production à l'époque en Belgique. Dans une sorte de mysticisme synthétique et épuré, **Olivier Py** est un croyant inquiet, jamais satisfait, cultivant une tension visuelle qui ne cesse d'interroger... en témoigne cette scène en blanc et noir, tout en contrastes et nuances grises aussi, où perce et brûle l'éclat incandescent d'un néon ou d'un tube de lumière : emblème d'une sublimation, d'une métamorphose spirituelle à l'oeuvre ? Pourtant restent, en signes redondants moins percutants et graphiques, l'utilisation des tableaux religieux, ou les inscriptions à la craie sur les murs... dispositif qui devient un peu trop récurrent chez le metteur en scène. Il fait trop assurément, enchaînant Aïda, Alceste, et donc Carmélites... aujourd'hui, soeurs voilées dans le même visuel déjà vu, mais au rythme haletant. Comme Chéreau dans Elektra, Py chez Poulenc, fouille, introspecte, ausculte la psyché de chaque personnage, à commencer par la relation (sensuelle), magnétique qui lie peu à peu Blanche et Constance. Chacune va ainsi jusqu'au bout de leur fragilité.

Avouons que **Patricia Petibon** (Blanche) en fait trop, comme pour compenser de nouvelles faiblesse dans un jeu qui reste trop tendu. **Sabine Devielhe** (Constance) chante comme à l'extérieur de son caractère, toujours distancée, déclamant certes avec nuances, un texte qui semble ne jamais la toucher. La Croissy atteint un sommet de vérité tragique et de vraie

déroute humaine grâce au jeu ciselé de Otter. **Sophie Koch** (Marie) impose sa fierté active : une femme forte assurément qui défie l'adversité. **Véronique Gens** en Lidoine exprime bien la bonté passive de cette âme trop tendre. Finalement ce sont les aînées qui ici troublent davantage que leur cadettes. Parmi les hommes, fils et père, Chevalier de **Barbeyrac** et Marquis de **Cavallier** saisissent par leur relief capable de finesse. Deux modèles : de chant, de jeu.

Déjà pilote principal à la création parisienne (décembre 2013), le chef Rhorer veille à la cohérence sonore, aux équilibres chanteurs / fosse, trouve de nombreux accents et silences très habilement placés. C'est ainsi que l'agonie et la fin de la Prieure, le Salve Regina s'habillent ici en vérité et intensité. L'opéra de Poulenc y gagne un souffle et une profondeur souvent irrésistibles.

Compte-rendu critique, opéra. PARIS, TCE, le 7 février 2018.
POULENC, Dialogues des Carmélites. Rhorer, Py. Illustration :
© V Pontet / TCE 2018

POULENC : Dialogues des Carmélites.

Opéra en trois actes et douze tableaux / livret d'après la pièce de Georges Bernanos,
qui s'est lui-même inspiré d'une nouvelle de Gertrude Von Le Fort / Créé en italien à la Scala de Milan le 26 janvier 1957 / puis en français à l'opéra de Paris le 21 juin 1957.

Mise en scène : Olivier Py

Décors et costumes : Pierre André Weitz

Marquis de la Force : Nicolas Cavallier

Blanche de la Force : Patricia Petibon

Chevalier de la Force : Stanislas de Barbeyrac

Thierry / Le médecin / Le geôlier : Matthieu Lécroart

Madame de Croissy : Anne Sofie von Otter

Madame Lidoine : Véronique Gens

Mère Marie : Sophie Koch

Sœur Constance : Sabine Devieille

Mère Jeanne de l'Enfant-Jésus : Sarah Jouffroy

Sœur Mathilde : Lucie Roche

Chœur du Théâtre des Champs Elysées

Ensemble Aedes

Orchestre National de France

Jeremy Rhorer, direction